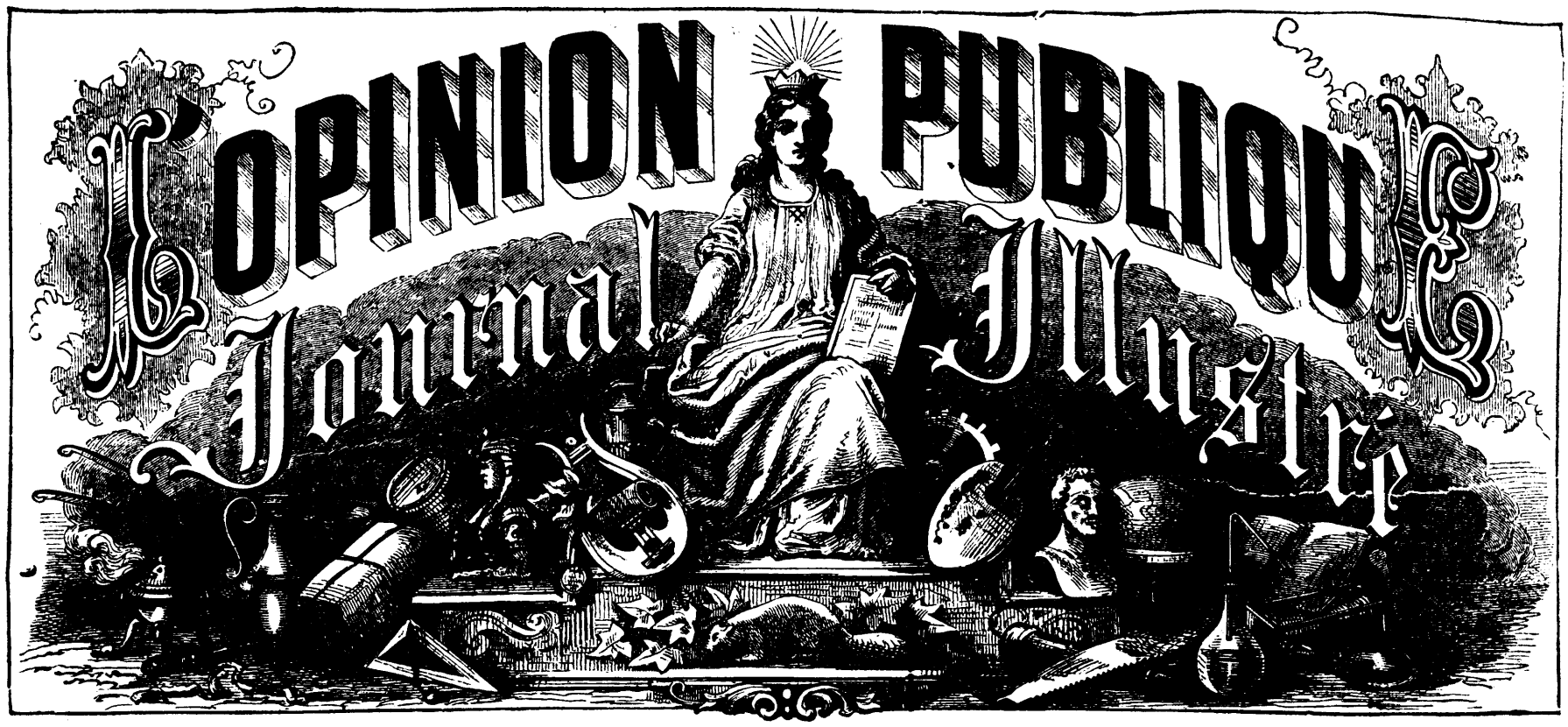


VOL. IV.—No. 37. MONTREAL, JEUDI, 11 SEPTEMBRE, 1873. ABONNEMENT, D'AVANCE, $3.00. PAR NUMERO, 7 CENTINS.

## BELLE FÊTE DE FAMILLE.

Mercredi de la semaine dernière, dit le *Nouveau-Monde*, a eu lieu, dans la paroisse de Châteauguay, une fête splendide. Il s'agissait du *cinquantième anniversaire* de mariage d'un couple patriarcal de l'importante et nombreuse famille Primeau.

Nous avons rarement vu un si grand cercle d'amis réunis pour chômer ensemble une aussi charmante fête.

M. Joachim Primeau et sa dame Marie Maheu sont âgés l'un de 76 ans, l'autre de 69 et portent encore tous deux très lestement le fardeau de leur âge. Ils comptent pour leur couronne douze enfants, dont un prêtre, M. le curé de Sherrington, quatre religieuses, une institutrice, deux médecins et quatre cultivateurs.

Cette famille si profondément chrétienne jouit parmi nous de tout le respect dû aux vertus de nos pères, dont elle a constamment gardé les pieuses et solides traditions. Il y eut d'abord une grand'messe solennelle, à laquelle assistait un nombreux clergé, et entr'autres M. le Chanoine Lamarche, le Revd. M. Chartier, de Coaticooke, etc. Après la messe, M. J. B. Primeau, curé de la congrégation canadienne de Worcester, Mass., fit un magnifique sermon de circonstance.

Ensuite, il y eut, dans le cimetière bénédiction d'un beau monument de marbre, dédié au souvenir des familles alliées Primeau et Carron.

De l'église, les joyeux convives, au nombre de 200, se rendirent à la demeure des vieux époux, où l'on fêta ces belles Noces d'Or par un somptueux repas. Une seule santé fut proposée, par M. le Chanoine Lamarche, à la famille Primeau. Ce fut M. M. J. Primeau, curé de Sherrington, qui y répondit pour son vieux père. Il y eut ensuite plusieurs discours par le Rev. Père Royer, M. l'Abbé Chartier, le Dr. Laberge, M.P.P., et le Rev. M. J. B. Primeau.

La fête a été belle dans toute l'étendue du mot.

---

*Sanctificabisque annum quinquagesimum, ipse est enim jubilæus.*

Vous sanctifierez la cinquantième année et vous en ferez une année de jubilé, de repos et de bonheur. LEV. XXV. 10.

Vénérés Confrères, vénérables époux du jour,

Mes frères,

Toutes les années, tous les jours, tous les instants de notre vie appartiennent au Seigneur et doivent être sanctifiés ; on n'a jamais le droit de ne pas vivre pour Dieu, de méconnaître sa bonté, de ne rien faire pour sa gloire.

Mais il y a dans toute vie humaine des jours à part, marqués par de plus grands événements ; des jours où Dieu semble nous apparaître comme à Moïse, tant il se communique à nous ; des jours où, sous la main de Dieu, tout notre être tressaille, tant le cœur bat vite et fort ; des jours qui s'inscrivent dans la mémoire en caractères ineffaçables et au lendemain desquels, comme Jacob à son réveil, par une inspiration soudaine, on songe à élever un monument d'action de grâces sur la route de sa vie. *Habebitis hunc diem in monumentum.*

Puis, chaque fois que les évolutions du temps nous ramènent ces jours bénis et mémorables, l'homme s'arrête, se recueille, aspire encore avec bonheur ce parfum rafraichissant d'une brise qui lui arrive du rivage lointain et chéri de l'enfance ou de l'âge mur : il savoure dans son cœur ce doux banquet des souvenirs et tombant à genoux, il sent le besoin d'entonner un chant au Seigneur, de célébrer encore la fête d'autrefois, de recommencer son action de grâces. Et Dieu l'a ainsi voulu ; *celebrabitis eum solemnem cultu sempiterno.* J'ai dit l'histoire intime de vos consciences ; chacun de nous a ses anniversaires propres, personnels, compte plus ou moins de ces joyeux rendez-vous de toutes les affections de l'âme.

Mais, lorsque la revue des fêtes du passé s'est souvent déployée, quand on semblerait à la veille de ne plus payer l'impôt de la reconnaissance, alors l'homme, enfant de Dieu, veut imiter son Père tout en accomplissant la loi et proclame une année jubilaire, afin de mieux se remettre en possession de la vie d'autrefois et d'acquitter une vraie dette d'honneur ; *Sanctificabis* etc.

Quelques fois l'influence d'un événement qui aura rendu l'homme heureux dans le silence de la solitude ou à l'insu de ses frères rejaillit sur toute une famille, toute une paroisse, tout un pays, que Dieu, dans sa prescience, embrassait, bénissait d'avance dans l'invisible berceau de son origine. Alors, au retour de cette fête naguère privée, une émotion commune envahit les âmes et à l'action de grâces solitaire succède l'action de grâces publique. Un courant électrique venu d'en haut, mettant les cœurs à l'unisson, toute une génération se met à remonter les rives du temps et, ô bonheur du cœur ! retrouvant les débris épars de son berceau, elle se hâte de reconstruire le monument de son origine tombé en ruines et, comme les Juifs sous Néhémias, en célèbre la dédicace au Très-Haut par un concert de louanges plein de larmes et de sourires.

Un fait de ce genre vaut à la paroisse de Châteauguay l'honneur, la beauté et la joie de ce jour.

En 1823, Joachim Primeau et Marie Maheu, à la fleur de l'adolescence, agenouillés aux pieds de cet autel, demandant à Dieu de fiancer leurs cœurs, de bénir leur amour, s'inclinaient pour recevoir la bénédiction nuptiale des lèvres de feu Messire Madran. Puis, émus et heureux de leur serment d'amour éternel, croyant leur union voulue de Dieu, disant un adieu plein de larmes au vieux et cher foyer domestique comme aux joies du jeune homme et aux plaisirs de la jeune fille, la main dans la main ils entraient dans la vie sérieuse du mariage. Aujourd'hui, après cinquante ans de vie conjugale, ayant toujours mangé ensemble le pain du bonheur et toujours bu ensemble la coupe de l'adversité, courbés sous le poids des événements de cette longue carrière, revêtus des nobles insignes de la vieillesse, n'ayant pour couronne de mariés qu'une guirlande vivante d'enfants et de petits enfants, ils reviennent s'agenouiller aux pieds du même autel, offrir au Seigneur les fruits de leur vie d'époux, chanter un Te Deum d'action de grâces, célébrer leur jubilé de mariage et sanctifier, comme il convient à des chrétiens, l'anniversaire demi-séculaire de leur Noces d'Or—*sanctificabisque*, etc.

Vénérables époux Primeau, vous êtes mille fois les bienvenus !

Vieux nautoniers sur la mer de cette vie, après ce voyage de long cours encore sains et saufs, venez, entrez au port !

Vétérans de la noble et grande armée des époux chrétiens, après mille combats vous nous rapportez encore votre même drapeau, venez recevoir la croix d'honneur et jouir de vos victoires.

Fidèles enfants de Châteauguay, votre Mère vous cherchait, vous attendait depuis bien longtemps ; comme vous la rendez heureuse ! Oh ! venez qu'elle vous presse dans ses bras, vous, vos enfants et vos petits enfants.

Invité comme neveu et fils spirituel des fiancés du jour à dire un mot à l'occasion de ces Noces d'Or, j'exposerai brièvement les trois grandes leçons que l'Eglise veut nous donner en prenant une si large part à la fête d'un de ses enfants. Pour l'Eglise ce jour est : 1o, une fête due au travail chrétien ; 2o, un triomphe mérité par le culte de la vie de famille ; 3o, enfin, une récompense accordée à une longue et sainte vie conjugale. Je ne viens pas, M.F., vous offrir un panégyrique, car la canonisation des vivants n'a jamais été pratiquée dans l'église catholique, et dans la chaire de vérité les discours académiques pâlissent toujours et ne rencontrent jamais d'écho.

Je désire uniquement vous rappeler quelques vérités morales ; cependant, cette fête n'est pas un dimanche et son caractère profane et religieux tout à la fois doit laisser une latitude inusitée dans la chaire chrétienne et donnera nécessairement à mes réflexions une couleur locale et personnelle rarement tolérée par l'Eglise.

### NOCES D'OR DU PÈRE PRIMEAU,—FETE DUE AU TRAVAIL CHRÉTIEN.

On ne songe pas à faire l'éloge du travail, à en inculquer la nécessité, à en démontrer les résultats à un peuple de la campagne, aux ouvriers de cet immense atelier du bon Dieu, resté, encore de nos jours, le meilleur et le plus beau de ce monde.

Mais, si une classe de la société a le droit de savoir son travail honoré et récompensé, c'est assurément celle des cultivateurs : son travail est de tous les jours, il est obscur, souvent pénible et toujours utile. Puis, cette race d'hommes est si bonne, elle a préparé tant de membres d'élite pour toutes les fonctions civiles et religieuses, conduit tant de saints au ciel que c'est un devoir, un bonheur de reconnaitre ses états de service. Eh bien, heureux habitants de nos campagnes, c'est un des vôtres qu'on honore en ce jour ; et savez-vous pourquoi l'église vient rehausser la fête de ses chastes amours ? c'est parce qu'il a su et voulu se soumettre en chrétien à la grande loi du travail.

Si je voulais vous retracer sa vie et en faire l'éloge en quatre mots, j'emprunterais simplement les paroles de la sagesse : *Honestavit illum in laboribus*—Dieu a élevé, anobli son serviteur en le livrant au travail et aux épreuves. Comprenez-vous ce langage, le goûtez-vous assez ? Au jugement de Dieu avoir bien travaillé c'est mériter des lettres de noblesse, c'est jouir d'un titre incontestable à la considération publique. Aussi, quand Dieu veut faire un homme honorable devant ses frères et digne de son amour, il l'assujettit au travail afin de pouvoir le ceindre d'une auréole de créateur. En réalité, ne l'oubliez jamais, on n'est quelque chose qu'en autant qu'on a fait quelque chose ; une noblesse reçue n'est rien comparée à une noblesse acquise—ça toujours été l'opinion de tout le monde. Etre le fils de ses œuvres ou, selon la version anglaise, s'être fait homme soi-même—*self-made man*— a toujours été, est encore et sera toujours la gloire la plus ambitionnée. Et si vous rencontrez quelque part, dans un état quelconque, un homme qui a fait son chemin, regardez derrière lui et vous verrez qu'il a creusé le sillon du travail.

Mais si l'on n'est rien sans le travail, avec du travail, vérité bien consolante, on est toujours quelque chose, et souvent on peut presque tout devenir. Sans doute, c'est à raison de cette noblesse inhérente au travail que le travailleur est un être, comme le soldat, qu'on ne rencontre jamais sans émotion et qu'on salue toujours avec bonheur.

Il y a néanmoins dans le monde, pour nous qui avons la foi, un travailleur plus grand, plus noble, plus digne d'éloge que les autres : c'est le travailleur chrétien, celui qui féconde, vivifie son ouvrage par la prière, l'union au divin artisan de Nazareth, la soumission à la volonté de Dieu et un parfait abandon à la Providence. Mais ce travailleur chrétien peut encore s'anoblir davantage, ajouter une autre perle à son diadème et voici comment : qu'il travaille et souffre pour d'autres que pour lui. Alors, en effet, ne ressemble-t-il pas au Dieu fait homme ? Mais s'il travaille pour peupler le sanctuaire et le cloître, fabriquant en quelque façon les instruments dont se servira le bon Dieu pour embellir et orner la cité des élus, oh ! dans ce cas, il a atteint le sublime du genre et j'ose dire que c'est à ce travailleur-là que Dieu envoya son prophète avec ces mots : *dicite justo quoniam benè* —allez, dites à mon serviteur que je suis content de lui !

Eh bien ! ou je me trompe étrangement ou nous avons devant nous un type du travailleur chrétien. Oui, cet homme a manié l'arme du travail, de la prière, de la confiance en Dieu. Prêtez l'oreille.....n'entendez-vous pas les grandes routes et les bois, la terre et l'eau, les jours et les nuits, les étrangers et les compatriotes rendant ce même témoignage ? Oui, vous avez devant vous l'homme du travail, de la prière, de la confiance en Dieu. Et pas une des gloires du grand travailleur ne lui a manqué ; non, non, pas même celle d'être éprouvé, de ne pas réussir, de paraître, en un temps que vous avez connu, n'avoir rien gagné : il a réellement été honoré de la consécration du malheur.

Cher vieux père Primeau, quand tes filles étaient au couvent et ton fils au collége, n'es-tu pas devenu, quelque temps, comme le Job de cette paroisse ? Accablé de revers, deçu dans toutes tes espérances, voyant s'effondrer l'œuvre de ta vie, le Seigneur semblait vouloir tout te ravir. Mais, grâces à Dieu, tu sus être Job ; aussi, comment en bénirons-nous jamais assez le Seigneur qui n'éprouve que pour consoler, à peine quelques années t'avaient-elles fourni l'occasion de mériter plus qu'on entendit résonner ce touchant refrain : *complevit labores illius*—le Dieu bon a complété et couronné les travaux de son serviteur.

Et aujourd'hui ta famille, cette paroisse, l'Eglise elle-même proclament ton année de jubilé, ton droit au repos, puis te présentent la palme du travail pour légitimer et embellir tes Noces d'Or.

### NOCES D'OR DE LA FAMILLE PRIMEAU—TRIOMPHE MÉRITÉ PAR LEUR CULTE DE LA VIE DE FAMILLE.

Une seconde considération invitait l'Eglise à ces Noces d'Or : on y célèbre une fête de famille. L'Eglise n'est pas ennemie des bonnes et saintes joies ; elle ne s'est jamais proposé de refroidir, d'éteindre le cœur de l'homme : Elle sait trop bien que Dieu ne l'a fait si grand que parce qu'il pourrait le remplir, si avide de bonheur qu'afin de goûter plus longtemps le plaisir de le satisfaire. Peut-on soupçonner une mère de souffrir du bonheur de ses enfants ? Or, l'Eglise est une mère ; personne donc n'aimera, ne respectera le cœur de l'homme comme sait le faire la fiancée du Christ. Aussi, comme Elle craint toujours qu'on ne souille ce beau vase, qu'on ne le brise ou qu'on le destine à d'autres qu'à Celui qui seul lui suffira éternellement.

Et comme ce pauvre cœur, trop constant jouet des apparences